

PROLOGUE

Ce matin-là, j'ai ouvert la porte et le monde a paru se rectifier, comme si toutes ces années n'avaient eu d'autre sens que l'attente de ce moment. Quand ma grand-tante Darlene Kills Deer racontait cette histoire, même à moi, elle se demandait si elle n'avait pas rêvé. D'une voix éraillée par des années de tabac et adoucie par les pastilles à la cerise, elle me disait :

Rosalie, tu es entrée comme si t'étais simplement sortie acheter des cigarettes au coin de la rue. Comme si toute notre vie nous avions vécu voisines l'une de l'autre, comme si ensemble nous étions allées à des pow-wow pour rentrer le soir en voiture, une vieille Pontiac bleu océan dont la portière avant tenait à l'aide d'un cintre tordu. Comme si j'avais été présente à la naissance de ton garçon, assez proche pour couper le cordon ombilical et enterrer le placenta dans le jardin.

Le jardin.

Qu'as-tu pensé en entrant dans la petite pièce ? Un placard à pharmacie d'un côté, des tas de pilules rangées près d'un fauteuil inclinable de vieille dame. De l'autre, près de la fenêtre, un jardin de seaux et de boîtes de conserve pleines d'une précieuse terre

rapportée de la roseraie municipale. J'y allais la nuit, après la tombée du jour et je remplissais mon seau presque à ras bord, assez pour que quelques centimètres de cette précieuse terre se renversent sur le chemin du retour, dans le bus, où les wašič u me regardaient de travers – personne ne voulait s'asseoir trop près de l'Indienne cinglée avec son seau trop lourd. Personne ne proposait d'aider en me voyant hisser et traîner ce seau par la porte. Pfff. Pas besoin de leur aide.

Dans chaque récipient, j'ai placé une unique graine après l'avoir humectée dans ma bouche. Ça la réveille, tu vois, ça dit à la graine que son sommeil touche à sa fin. C'est la salive qui nous réunit.

Les gens m'ont dit que je n'y arriverais pas. Non. Ils m'ont dit que je ne devais pas. Pas au troisième étage d'un immeuble pour personnes âgées. Réfléchis, ça va en mettre partout. C'est casse-pieds. C'est bizarre. Je ne pouvais que hausser les épaules et songer combien je les trouvais bizarres, eux, de ne pas voir que tout ça était absolument nécessaire.

Tu vois ce maïs, là ? Tu as déjà vu un plant si droit et si haut ? Il y a une raison à ce que je fais. Si je te disais que ça m'est venu en rêve, me croirais-tu ? Et si je te disais que c'est un corbeau, dont la voix rauque ressemblait à celle de ma sœur Lorraine après toutes ces années à fumer, qui m'a dit qu'il était temps que je plante ce jardin ?

Tu as eu l'air surprise quand tu es entrée. Mais ton appel aussi m'a surprise, au moment précis où je pensais à toi en récitant une prière pour que tu sois en bonne santé et en sécurité, où que tu sois. Près de trente ans plus tard, je ne m'attendais plus à te revoir. C'est pourquoi j'ai commencé le jardin. Ces graines dans mon placard, tout ce qu'il me restait de ma famille, il fallait les planter sans quoi elles mouraient, comme nous.

Je t'ai montré le maïs à toi et à ton grand fils, le garçon aux yeux de lapin. Tu n'es plus vraiment une petite fille, sauf pour moi. Tu n'avais que douze ans quand ton père a eu une crise cardiaque et qu'ils t'ont emmenée. Peu importe que tu aies de

la famille. J'ai passé des coups de fil et rempli leur paperasse. Le soir, je parcourais la ville, dans l'espoir de te voir jouer dans un jardin, saine et sauve, dans l'espoir de trouver le sommeil. En fin de compte, j'ai dû attendre que tu me trouves.

C'est pour toi que j'ai entrepris de faire pousser ces plantes, j'espérais qu'elles pourraient m'aider. Elles ont leur propre langage, tu sais. Ici ce n'est pas comme dans le jardin, où elles partagent leurs histoires par les racines et la terre, parlent avec leurs feuilles, leurs panicules et envoient leur pollen d'amour voler sur le vent. Mais je pouvais au moins faire ça. Je pouvais demander leur aide aux plantes. Je pouvais demander son aide au corbeau. Je pouvais parler aux chênes du boulevard en bas de chez moi et leur demander de veiller sur toi. D'année en année, nous sommes restés aux aguets.

Et puis ce matin, tu as passé ma porte alors que j'avais presque renoncé. Presque. «Presque», ça retient quelque chose, même quand c'était dur d'arroser mes plantes, de tenir bon, de croire que tu me chercherais encore. Tu as regardé tout autour de toi comme si tu n'en croyais pas tes yeux. Je n'avais pas l'énergie d'expliquer que c'étaient les plantes et les arbres et le corbeau qui t'avaient ramenée à la maison.

Tu t'es assise sur ma meilleure chaise les mains sur les genoux, tes doigts se tordaient comme une racine hors sol. Derrière toi, je voyais une chaussure marron faire tap tap, comme si son propriétaire était sur le point de déguerpir. Jeune lapin, ici tu n'as rien à craindre.

Tu es entrée inconnue de moi. Tes yeux évitaient les miens. Tu n'étais pas prête pour la vérité, pas encore. Je ne pouvais pas respirer en ta présence. Nous avions connu la même faim toutes ces années. Je t'ai proposé d'arroser le maïs. Tu as dit non. Je te l'ai proposé de nouveau, en indiquant les plantes de la main. Tes doigts tremblaient en tenant mon arrosoir. Quelques gouttes d'eau puis tu t'es tournée vers moi comme pour demander, Ça suffit ? J'ai fait comme il faut ? Je ne pouvais pas parler, seulement hocher la tête. Oui, oui, c'est juste ce qu'il fallait. Voilà tout ce

que nous pouvions nous offrir ce premier jour. C'était suffisant. Tu es partie en promettant de revenir.

Ma grand-tante a vécu une année de plus et nous avons trouvé le moyen de nous parler malgré les rares mots qui survécurent à son attaque, six mois après nos retrouvailles. Elle écrivait des phrases sur des bouts de papier, luttait pour former des mots devenus étrangers à sa bouche, pointait du doigt les photographies poussiéreuses posées sur sa télévision. Parfois la nuit nous faisons le même rêve. Peu à peu, comme je l'aidais à arroser les plantes, nous en sommes venues à partager les mêmes souvenirs. Apprendre la langue non verbale de ma grand-tante c'était comme apprendre les usages des plantes, des animaux, des lois naturelles qui nous régissent, que nous les respections ou non.

«Tu dois revenir au temps d'avant», m'a dit Darlene. «Va voir ce qui est arrivé aux familles, aux enfants surtout. Retourne là où les histoires ont été abandonnées en même temps que les os de nos ancêtres. C'est là que tu trouveras notre famille.»

Voici notre histoire.

CHAPITRE UN

Rosalie Iron Wing
2002

« Il y a longtemps », disait souvent mon père, « si longtemps que personne ne sait vraiment quand tout cela est apparu. Mais avant que tu te mettes à poser des questions », ajoutait-il en me dévisageant à travers la fumée qu'il soufflait du coin de la bouche, « Je veux que tu écoutes. »

« Nous savons que ces histoires sont vraies car les familles dakhóta les ont transmises d'une génération à l'autre, depuis le temps où des troupeaux de bisons géants et de mammoths laineux sillonnaient cette terre. Sais-tu ce qu'est un glacier ? Wašté. Aussi loin que ton œil peut voir, cette région s'appelait Mní Sota Makhóhe, comme l'eau quand elle est si claire qu'on voit le reflet des nuages, comme dans un miroir.

« Quand le dernier glacier a fondu, il a formé un immense lac qui a creusé la vallée autour du Mní Sota Wakpá, connu aujourd'hui sous le nom de rivière Minnesota. Difficile à imaginer, mais ce calme cours d'eau était autrefois une immense étendue d'eau qui coulait jusqu'au fleuve Mississippi, où elle formait une cascade géante, l'Owámniyomni, qu'on entendait à des kilomètres à la ronde. Traditionnellement, Rosie, tes

ancêtres campaient près de la cascade pour commercer avec d'autres familles, et même avec les Anichinabés.

«Puis, en aval de la grande cascade, le fleuve Mississippi rejoignait le Mní Sota Wakpá dans un lieu que nous appelions Bdote, le centre de la Terre. Les anciens disaient que les Dakhóta étaient arrivés pour la première fois en ce lieu sacré depuis les étoiles. C'est pourquoi on nous appelle Wičáŋhpi Oyáte, le Peuple des Étoiles, car nous avons voyagé jusqu'ici depuis la Voie lactée. Même les scientifiques wašiču ont fini par reconnaître que cette histoire est vraie.

«Un jour je t'emmènerai écouter l'un des conteurs traditionnels qui transmettent toute l'histoire de la création des Dakhóta, celle qu'on raconte quand la neige couvre le sol. Aujourd'hui, je te raconte un petit fragment d'histoire. Quand tu iras de par le monde, tu entendras beaucoup d'autres histoires qui ne sont pas vraies. Tu seras peut-être blessée de ce que diront les ignorants, de leurs tentatives pour te faire honte de ce que tu es. Je te raconte ce qu'il en était.

«Nous avons vécu sur cette terre pendant de nombreuses, très nombreuses générations. Certains nous appelaient la grande nation sioux, mais nous sommes Dakhóta, le nom que nous nous sommes donné, qui signifie "amical". Nous sommes un peuple civilisé qui a compris que, pour survivre, il faut savoir se comporter comme un membre de la famille, surtout avec Iná Maka, la Terre Mère. À l'époque, nous nous déplaçons d'un endroit à l'autre, nous savions quand chasser le bison et le chevreuil de Virginie, quand cueillir des plantes sauvages et récolter notre maïs, don de l'être qui habitait le lac Spirit.

«Tu n'aurais pas reconnu cette terre, à l'époque. Des milliers d'années durant, les plantes et les animaux, le vent et le feu ont coopéré pour couvrir la terre d'une mer d'herbe qui abritait beaucoup de nos cousins : le bison nous procurait tout, depuis thadó, la viande, jusqu'au cuir de nos vêtements et de nos thípi. Sa bouse fertilisait le sol. Les chiens de prairie creusaient des tunnels qui convoaient l'air et l'eau jusqu'aux profondeurs de

la terre. Des herbes aussi hautes que l'homme y plongeaient de longues racines qui pouvaient résister à la sécheresse. Quand mon grand-père était enfant, il s'éveillait tous les matins au chant de la sturnelle. La prairie nous a montré pendant des générations comment vivre et travailler en famille unie.

« Puis les colons sont arrivés avec leurs charrues et ils ont détruit la prairie en l'espace d'une vie humaine », disait mon père. Aujourd'hui, je me rappelle surtout sa voix secouée de rage, ses doigts tachés de tabac qui tremblaient en tenant une cigarette roulée, sa façon d'aspirer profondément la fumée dans ses poumons.

Ces vingt-deux dernières années, j'ai vécu dans une ferme qui appartenait autrefois à la prairie. Chaque été depuis ma cuisine, je contemplais les longues rangées de maïs plantées jusqu'aux chênes qui poussent le long de la rivière. Même aujourd'hui, après qu'une tempête hivernale a recouvert le champ, je pouvais apercevoir des tiges de maïs ébouriffer le manteau de neige fraîche. À la radio, posée derrière moi sur le plan de travail, un présentateur lisait les nouvelles du secteur porcine avec son accent plat du Midwest. Ses mots ne voulaient rien dire ; un bruit vide repoussant le silence qui s'était abattu sur ma maison.

Après un petit-déjeuner de pain grillé et de café, j'ai occulté la fenêtre en fermant les rideaux dont le coton était devenu si fin après tant d'années au soleil. J'ai rangé la vaisselle propre dans le placard et essuyé les plans de travail. Des actions routinières, rassurantes par leur simplicité. Rien à penser, planifier, se rappeler. Juste aller de l'avant. J'ai versé le reste du lait dans l'évier et ordonné une liasse de papiers sur la table. Après avoir rédigé un bref message pour mon fils, j'ai verrouillé la porte derrière moi.

Une rafale s'en est prise violemment à mon écharpe et m'a criblé le visage d'une poignée de neige. J'ai dépassé la grange vide, m'attendant presque à voir notre vieux chien, avec ses paupières tombantes et son dos creux, tourner le coin

de son trot lent pour montrer aux poules qui était le chef. Tous disparus, maintenant.

Mes lourdes bottes couinaient dans la neige, revenue envahir le trottoir que j'avais dégagé ce matin-là. Quand j'ai appelé Roger Peterson pour lui dire qu'il était inutile qu'il passe le chasse-neige dans l'allée, il m'a demandé combien de temps je serais absente. Quelle réponse donner sachant qu'elle serait probablement répétée à mes voisins ?

« Quelques jours, je t'appellerai à mon retour. »

Il a marqué une pause et je savais ce qui allait suivre. Avant qu'il puisse formuler ses condoléances en une ou deux phrases embarrassées, je me suis dépêchée de dire au revoir et j'ai raccroché sans attendre sa réponse.

J'avais laissé tourner le pick-up de John vingt minutes, assez longtemps pour que le chauffage dissolve et perce la glace qui couvrait le pare-brise. J'ai jeté mon sac de couchage sur le siège à côté de moi et j'ai démarré en cajolant l'embrayage. Les pneus arrière presque lisses ont patiné un instant avant de trouver le gravier sous la neige. En longeant le verger, j'ai ignoré les branches qui réclamaient un élagage. Pour mon père, une plante poussant autrement qu'à l'état sauvage ne pouvait devenir qu'une version étiolée d'elle-même, mais les années que j'avais passées à prendre soin de ces arbres m'avaient appris autre chose. Enfin, c'était aussi bien qu'il n'ait pas eu le temps de me voir épouser un fermier blanc, un de ces descendants d'immigrants allemands contre lesquels il déblatérerait pour avoir volé la terre dakhóta.

En me réveillant ce matin-là, je savais qu'il fallait que je parte, maintenant, avant de changer d'avis. Arrivée au bout de notre longue allée, j'ai renoncé à m'arrêter pour jeter un dernier regard aux champs. Sans ralentir, j'ai tourné vers l'est comme pour aller en ville, avec un dérapage de l'arrière du pick-up. J'ai salué de la main Charlie Engbretson, le fermier grippe-sou qui avait acheté la ferme de George et Judith pour une bouchée de pain à la vente aux enchères. Il m'a suivie du regard, appuyé contre sa boîte aux lettres, et mon pick-up l'a

enveloppé d'un nuage de neige. Je n'avais jamais aimé que mes voisins se mêlent de mes affaires. Surtout pas lui. Pas aujourd'hui.

Les premiers kilomètres j'ai conduit vite, agrippée au volant des deux mains, et à chaque ornière une forte saccade me traversait le corps. Je conduisais comme poursuivie, comme traquée par tout ce que je laissais derrière moi. Dans le rétroviseur, la femme que j'apercevais m'était étrangère : quarante ans, les cheveux noirs striés de gris, les yeux écarquillés comme ceux d'une souris effrayée, la bouche une ligne mince, déterminée, acérée comme une flèche. Pas mal du tout aurait dit Gaby, sauf les lunettes à monture noire, les mêmes que je portais enfant, ma paire actuelle retenue par une épingle à nourrice. Sous ma doudoune, une chemise de flanelle, un jean large et des sous-vêtements longs. Une agricultrice indienne, un rêve gouvernemental devenu réalité.

J'ai inspiré profondément et relâché la pression de ma botte sur l'accélérateur, laissant le pick-up redescendre sous la vitesse autorisée. Ça change rien de connaître le flic du coin quand il a un quota d'amendes à coller avant la fin du mois. Après avoir attendu toutes ces années, quelques minutes n'avaient pas d'importance. J'ai pensé mettre un des CD de John, mais il n'avait que de la country dans sa boîte à gants. Bière, Dieu, drapeaux et encore de la bière. Je préférais le silence.

Mon père me racontait que waníyetu, l'hiver, était une saison de repos où plantes et animaux hibernent. J'avais du mal à me remémorer de quoi il avait l'air. De temps à autre un petit souvenir fusait, l'odeur des feuilles mouillées après la pluie ou la rugosité d'une couverture de laine. Aujourd'hui, c'était le claquement des raquettes sur le plancher, le vent qui blanchit dans la tempête. Rien de plus.

Tous les quelques kilomètres, je longuais une autre ferme. La plupart du temps, je connaissais le nom de famille de ses habitants – Lindquist, Johnson, Wagner – mais je ne les aurais pas forcément reconnus à l'épicerie. Je m'étais vite lassée de l'interruption soudaine des conversations chaque fois que nous entrions au

café : on aurait dit que tout le monde me connaissait, l'Indienne qu'avait épousée John, celle qui préférerait rester à la ferme. Je me suis demandé ce qu'ils penseraient en me voyant foncer par les petites routes dans le pick-up de John. Je les voyais d'ici hocher à l'unisson leurs têtes grises, d'un air morne et entendu.

Même avec le chauffage au maximum, je devais me servir de la raclette pour me débarrasser du givre qui revenait sur les vitres intérieures. Je distinguais à peine la route à travers la réverbération du soleil sur le pare-brise éclaboussé de sel. Par ici, on avait tôt fait de manquer un virage, pour s'être prise à rêvasser, bercée par la litanie soporifique champ, ferme, grange, brise-vent d'arbres qui se répétait de loin en loin. Les routes droites et plates côtoyaient la voie ferrée jusqu'à disparaître à l'horizon. Des kilomètres de câble téléphonique étaient tendus d'un arbre coupé à l'autre sur le bord de la route, assez en retrait pour que les scooters des neiges filent librement sur le bas-côté lors de leur tournée des bars, dépassant dans un grondement de moteur le grand panneau qui clamait que JÉSUS SAUVE.

Des deux côtés de la route s'élevaient de hautes congères accumulées après chaque tempête par les chasse-neige. Dans moins de deux mois, ces champs seraient un bournier détrempé. De petites mares se formaient souvent dans les fondrières, assez grandes pour que les canards et les oies s'y arrêtent au cours de leur longue migration vers le nord. Du jour au lendemain, les plantes exploseraient dans les champs, une mer verte de maïs et de soja qui s'étirerait d'un horizon à l'autre. Les veaux et les poulains nouveau-nés suivraient leurs mères, chancelant sur leurs jambes grêles. Les gens souriaient davantage au printemps, soulagés d'avoir encore une fois survécu à l'hiver.

J'ai brusquement bifurqué dans la route de terre qui remonte la rivière Minnesota vers le nord. Au printemps, avec le dégel, la fonte de la neige dilaterait rapidement ce cours d'eau placide pour le changer en force impétueuse qui emporterait tout sur son passage, inondant fréquemment ses rives. Pour le moment, cette force était coincée sous une trompeuse pellicule

de glace. Depuis les hauts peupliers d'Amérique qui surplombaient la rivière, une buse à queue rousse se laissait chuter en long vol plané. Autrefois, j'avais vu des pygargues à tête blanche et de nombreuses oies, canards branchus, dindons sauvages sur la rive, et je me demandais si lors de leur migration ces oiseaux étaient encore à la recherche de la prairie disparue. Peut-être éprouvons-nous tous cet instinct de retourner chez soi, vers la ligne d'horizon qui nous a donné forme, le lieu où nous avons connu le monde pour la première fois. Peut-être que c'est cet instinct qui m'entraînait à présent.

Moins d'une heure plus tard, j'ai traversé Milton, une petite ville près de la réserve dakhóta. C'était à Milton qu'on achetait de l'essence, qu'on buvait une bière ou qu'on passait prendre une michette de pain, à la station-service de Victor. La rue principale s'étirait sur deux pâtés de maisons, le bureau de poste à un bout, l'église épiscopale à l'autre, et le bar des Sports entre les deux. Je suis passée devant Minnie's Hair & Spa, une maison rose pâle devant laquelle une chaise métallique était enfouie dans la neige. Je n'ai vu personne, ni dans les jardins, ni en train de déneiger, même pas un autre pick-up sur la route. La ville avait l'air sur ses gardes, de ces endroits où les gens surveillent les allées et venues. Tout le monde reste hors de vue à moins qu'il y ait du grabuge. Ou alors c'est qu'ils avaient à faire à l'Agence, en haut de la colline. Les seuls endroits où j'avais jamais vu foule étaient les terrains de pow-wow et le casino plus loin sur la route.

À l'est de la ville, il y avait une ancienne carrière où mon père m'emmenait souvent ; il contournait le gigantesque tas de gravats au bord de la route jusqu'à la paroi de gneiss granitique dénudée. Nous sortions de la voiture, par tous les temps. Tout en priant, il déposait une cigarette en guise d'offrande. Il s'interrompait parfois en pleine prière pour me dire : « Rosie, voici l'un des plus vieux grands-pères de tout le pays. Tu imagines ça ? Vieux de plus de trois milliards d'années et les gens passent en voiture sans même le voir. » Et il se remettait aussitôt à prier.

J'ai fait halte chez Victor pour remplir le double réservoir du pick-up et j'ai senti la poignée glacée de la pompe métallique à travers mon gant. Je tapais des pieds pour me tenir chaud. Souvent après une tempête de neige les températures dégringolaient et le vent se levait pour balayer la neige en lignes droites qui escamotaient la route. Une fois mon père et moi nous étions arrêtés à cette station-service, le seul endroit ouvert, pour attendre le passage du chasse-neige. À l'époque, c'est Victor qui tenait la caisse, un vieil Ojibwé qui s'était marié avec quelqu'un de la communauté. Il portait un gilet en cuir par-dessus son T-shirt et disait que son ventre de chef lui tenait chaud. Ses bras costauds étaient couverts de tatouages qui ont remué quand il a tendu une flasque à mon père. Assise sur une chaise derrière le comptoir j'avais bu un Crush à l'orange les jambes ballantes tout en rêvant qu'on habite en ville. Après le passage du chasse-neige, j'avais pour mission de surveiller les lignes blanches sur la route, tandis que mon père roulait au pas vers la maison.

Avant de retourner sur la route de la rivière, j'ai songé à me rendre au centre communautaire dakhóta sur la colline, où j'avais entendu dire que Gaby travaillait. Je n'ai pas réussi. Je me suis dit que je n'avais pas le temps. En vérité, je ne savais même pas si elle voudrait me voir.

Quelques kilomètres plus loin, je suis passée devant le panneau familial indiquant le champ de bataille de Birch Coulee. Tout l'été, sous un soleil de plomb, les mordus d'histoire locale arpentaient ce haut lieu de la guerre dakhóta de 1862. Mon père a insisté pour me le montrer et a veillé à ce que nous lisions tous les panneaux et que nous examinions la ligne de vue de chacun des deux camps. Il a dit, C'est une honte que même dans le Minnesota, la plupart des gens ne sachent presque rien de cette guerre entre les Dakhóta et les colons blancs. Ou de ce qui s'est passé après la guerre, quand les Dakhóta ont été déportés en bateau à Crow Creek dans le Dakota du Sud. Il a dit qu'oublier c'est facile. C'est le souvenir qui épuise.

La guerre avait tout changé. La famille de mon père, les Iron Wing, combattit avec les guerriers dakhóta puis s'enfuit vers le nord au Canada. À leur retour début 1900, ils retrouvèrent une communauté qui peinait à guérir, des familles aux prises avec le deuil et la perte. Les Iron Wing s'essayèrent à l'agriculture, mais perdirent leur récolte à cause des sauterelles et de la sécheresse. Avec le temps, la famille fut lentement décimée par la tuberculose, les accidents de travail à la ferme et la Seconde Guerre mondiale. Mon père finit par être le dernier Iron Wing encore debout, comme il disait.

En quittant Milton, je me suis dirigée vers le nord-ouest en longeant la rivière. À partir de là, j'ai suivi ma mémoire : une poignée de maisons éparpillées le long de routes de campagne désertes, un croisement non indiqué, de longs kilomètres de route de gravier. Des champs sans clôture cédaient la place à une parcelle de forêt secrète, pas encore défrichée. Enfin, un gros rocher marquait un espacement entre les arbres juste assez large pour un pick-up.

La neige était intacte et profonde de plus de 30 centimètres ; personne n'était passé par là depuis des mois. Même avec des pneus-neige, le pick-up progressait lentement et restait souvent enlisé dans des crevasses. Je devais faire prudemment marche arrière pour éviter que les pneus, à tourner trop vite, ne transforment la neige en glace, puis m'élancer vers l'avant en utilisant le poids du pick-up pour retrouver de l'adhérence. J'ai fini par rouler dans une ornière si profonde que les pneus, après avoir patiné avec un couinement aigu, ont refusé d'avancer. Alors j'ai éteint le moteur et j'ai sauté sur une crête de neige dont une partie s'est glissée dans mes bottes.

Tout m'est revenu en un instant : les vieux pins chargés de neige ; la faible lumière de l'hiver à travers les arbres nus. Dans une clairière à l'orée du bois, un toit de tôle et des murs en rondins mal dégrossis. Vingt-huit ans plus tard, j'étais rentrée chez moi.

CHAPITRE DEUX

Rosalie Iron Wing
2002

Au premier abord, rien ne semblait avoir changé. La trace d'un coyote traversait la petite clairière et se perdait dans les bois. Depuis les hautes branches d'un chêne, une mésange solitaire répétait son appel, *chick-a-dee-dee-dee*. La neige s'était amoncelée presque jusqu'aux fenêtres du côté nord de la cabane, elle avait recouvert les escaliers de l'entrée et grimpait contre la porte à moustiquaire. Les fenêtres closes, la cheminée froide disaient une longue absence. Je ne pouvais pas faire un geste. Mon cœur battait vite et fort et la neige dans mes bottes commençait à fondre. Le vent est tombé, laissant place à un silence attentif, comme si le lieu retenait son souffle, curieux de voir qui était de retour.

Je savais qu'il était imprudent de venir à cette période de l'année. Pourtant j'étais là. Enfin. À peine deux heures de route, moins de 200 kilomètres au nord de la ferme où je m'étais mariée et où j'avais élevé un enfant, jusqu'à ce que la mort de John le mois dernier éveille quelque chose en moi. J'avais recommencé à rêver. La nuit, je revenais à cette terre où ma famille avait vécu pendant des générations, une terre que son

sol rocailleux en pente abrupte vers la rivière avait protégée des agriculteurs et des promoteurs.

Ma vie avait débuté dans cette cabane, une nuit de pleine lune. J'étais l'enfant unique de Ray Iron Wing et Agnes Kills Deer, une mère que je n'avais jamais connue. Mon père disait que j'étais venue au monde dans un silence éberlué ; ma première respiration était un profond soupir. Et quand j'étais partie, quand on m'avait enlevée, j'avais cru ne jamais revenir.

Soudain, j'ai eu besoin de bouger, pour libérer le tremblement dans mes jambes. À l'arrière du pick-up, j'ai trouvé la pelle de John et tant bien que mal j'ai creusé un chemin jusqu'à la porte de devant, de plus en plus essoufflée à chaque lourde pelletée de neige que je rejetais sur le côté. J'ai été soulagée de trouver la porte déverrouillée. Mon père disait toujours qu'il valait mieux que les chasseurs se servent de la cabane plutôt qu'ils entrent en cassant une vitre. La porte s'est ouverte brusquement dans un craquement sonore de ses gonds ankylosés. J'ai martelé le sol de mes bottes et brossé mon pantalon pour me débarrasser de la neige. À l'intérieur, dans la pénombre, l'air m'a paru encore plus froid, comme si le gel s'était tapi dans les murs. Ma respiration flottait en nuages de vapeur blanche. Je craignais de toucher quoi que ce soit, je craignais que ça tombe en poussière ou que ça soit un songe dont j'allais me réveiller.

J'ai fait lentement le tour de la pièce, je me rappelais le canapé affaissé au milieu, l'un de ses coins appuyés sur un bloc de bois. J'ai eu la surprise de voir une couverture de laine drapée sur le dossier du canapé, ses couleurs autrefois éclatantes aujourd'hui pâles et ternes. Les intrus négligeaient rarement les objets assez légers pour être transportés. Se pouvait-il qu'on ait veillé sur cet endroit pendant ma longue absence ? Mais qui aurait fait ça ? Je ne connaissais plus personne par ici.

Deux lits gigognes étaient poussés contre le mur opposé. Un fauteuil à bascule en bois patientait près du poêle. Sous la fenêtre, une table étroite à la peinture écaillée et pâlie, celle

où mon père me faisait la classe, celle où je lisais des livres à la lueur vacillante d'une lampe à pétrole, celle où j'écorçais des branches de cornouiller soyeux avec mon canif. La cafetière en émail, boursoufflée de rouille, était à sa place habituelle près du pot où mon père stockait le café. Sa casquette d'été bleue était pendue à un crochet près de la porte. Comme si le temps s'était arrêté, que rien n'avait changé depuis mon départ. Comme si j'allais voir mon père passer cette porte d'un moment à l'autre.

La sueur du déblayage avait séché en un froid pénétrant qui infiltrait mes os. Tout d'un coup, je me suis sentie assez fatiguée pour m'allonger sur le canapé et dormir. Je ne pouvais pas m'y risquer. Toute mon attention était requise pour survivre, pour éviter de mourir de froid. De lourds nuages violacés s'amoncelaient au nord-ouest, annonçant encore plus de neige, me rappelant combien il était risqué de passer l'hiver dans une cabane vide, à des kilomètres de tout voisinage. J'en étais consciente. Mais je savais que je devais venir.

J'ai fait plusieurs allers-retours au pick-up pour transporter des provisions, des sacs remplis de conserves, café, livres. Eau. Une lampe-torche et une douzaine de piles. Une hache neuve au cas où la réserve à bois serait vide. Des bougies. Un sac de couchage. Le pistolet de John, celui qu'il gardait dans sa table de chevet jusqu'à ce qu'il tombe malade et que je le range dans une autre pièce. Je ne voulais pas qu'il soit tenté de soulager sa douleur physique aux dépens de son âme. Je l'ai soupesé un moment, sa masse dérangement, sans savoir quoi en faire. J'ai fini par le fourrer hors de vue dans un tiroir de la cuisine.

Comme il était étrange et bizarrement familier de penser que personne ne savait où j'étais, exactement comme quand j'avais vécu en famille d'accueil après la crise cardiaque de mon père. Sauf que je ne passerais plus mes journées à fixer la porte dans l'attente que quelqu'un vienne me chercher. Rentrer chez soi c'était comme nager à contre-courant, à la recherche du début, des eaux propres et claires de mon enfance.

J'ai ouvert et refermé le tuyau du poêle pour déloger d'éventuels nids abandonnés. J'avais emmené un fagot de petit bois et de quoi me chauffer pour la nuit. J'ai superposé plusieurs bûches, j'ai ajouté des brindilles et une torsade de papier journal pour allumer. Les flammes se sont élevées immédiatement, des rubans de chaleur brillants qui ont éclairé les recoins de la pièce et repoussé les ombres tandis que le bois exhalait son haleine sèche dans un concert de crépitements. Il fallait que je vérifie l'état du cabanon avant la nuit.

Déballer un réchaud Coleman et une petite cafetière m'a remis en mémoire les matins d'hiver où mon père préparait le café avant qu'il fasse jour. J'étais réveillée par l'odeur, suivie du son de sa voix disant qu'il allait faire la tournée de ses pièges. *Rendors-toi, mičhúnkši. Je serai rentré pour te préparer le petit-déjeuner.*

Sur la table de la cuisine, j'ai disposé avec soin mes provisions et mon équipement sans m'inquiéter de l'épaisse couche de poussière qui recouvrait chaque surface. En inspectant mes empilements, je me suis aperçue que j'avais emporté une poêle et un couteau aiguisé mais oublié assiettes et couverts. Les placards de la cuisine étaient à peu près vides à l'exception d'une souris morte et de quelques insectes desséchés. J'ai trouvé deux assiettes, une poignée de couverts ternis et un mug blanc fêlé encore taché de café. Des objets de famille qui avaient pris de l'âge. La cuvette au rebord ébréché était là appuyée contre le mur. Une poêle en fonte, à présent orange de rouille. Une gamelle pour chien dans un coin près du poêle. Šúnka.

J'ai hésité avant d'ouvrir la porte de la chambre qui avait été la mienne. Dans l'air vicié flottait une légère odeur de moisi. Au sol un tas de brindilles de genévrier jaunies gisaient éparses. Ma commode et un coffre pour les couvertures d'appoint étaient disposés contre le mur, près d'une étagère qui débordait de livres. Mon père croyait au pouvoir des histoires, écrites ou racontées autour du feu ou de la table de la cuisine.

Pour lui, les livres étaient des armes dont on se protégeait en se bardant de connaissance.

Le cadre d'une petite fenêtre encadrait les pins qui poussaient à l'arrière de la cabane. Mon lit, celui où je m'étais éveillée le dernier matin, avait été dépouillé de sa courtepoinette étoilée et il exhibait un matelas taché qui flanchait vers le milieu. *Je m'étais rendormie lorsque quelqu'un a tiré les couvertures. Une voix sonore, pas celle de mon père, a dit Elle est là. Puis, Rosalie, réveille-toi.* Une femme en costume gris a dit que je n'avais pas de famille, que personne ne voulait de moi. Des souvenirs que j'essayais d'oublier.

J'ai fermé la porte pour conserver la chaleur et me suis dirigée vers le seuil de la chambre de mon père. Le lit était fait et couvert d'un drap en coton. Le compartiment qui servait de placard était vide à l'exception d'une paire de bottes poussiéreuses à l'orteil troué. Mon père avait tapissé les murs de pages de magazines des années 1960. Des photos sur papier glacé de Neil Armstrong et Buzz Aldrin après le premier alunissage. Des articles sur l'astéroïde qui avait frappé la Sibérie en 1908. Des télescopes géants scrutant le ciel. Tout ce qui concernait les étoiles. Des images spectrales dont le papier s'était gondolé autour des punaises rouillées.

Sur une étagère qu'il avait fabriquée dans un chêne mort, encore des piles de livres, défraîchis par le temps. Tout en haut, une copie de *Prince noir*. Au revers de la couverture, le nom de ma mère était inscrit en lettres rondes d'écolière. J'ai passé mes doigts sur la page, en me demandant quel âge elle avait quand elle avait lu le livre, à quoi aurait ressemblé ma vie si ma mère avait vécu. J'ai glissé le livre dans ma poche arrière, comme je le faisais dans ma dernière famille d'accueil, à l'époque où je lisais l'œil rivé à la porte.

À travers la fenêtre poussiéreuse, la lumière du jour baissait rapidement vers le crépuscule. J'avais eu l'intention de rester au moins quelques jours, mais j'ai senti soudain le besoin urgent de m'en aller. Quoi que j'aie pensé trouver ici, ce n'était pas

le vide glacial de ce lieu abandonné. Mieux valait tout laisser derrière moi et revenir au printemps. Si je me dépêchais, je pouvais encore dégager le pick-up et retrouver mon chemin jusqu'à la route principale avant la nuit. Je pouvais rentrer à la ferme, mon seul foyer depuis de longues années.

Quelques flocons se sont mis à tomber en volutes paresseuses. Je pouvais presque entendre la voix de mon père me demander, C'est quoi le plan, Rosie ? Regarde autour de toi, vois ce qu'il te faut pour survivre. J'avais imaginé ce moment trop souvent pour partir maintenant. J'allais rester une nuit et au matin je déciderais quoi faire. Je suis sortie sur le seuil et j'ai rempli un seau de neige à faire fondre sur le poêle. Respiré une profonde bouffée d'air pur et coupant. Écouté le chuchotis familier des branches agitées par le vent. L'obscurité s'est nichée dans les bois, enveloppant la cabane comme un édredon moelleux. Au loin, une branche a craqué. Je n'avais pas peur. Je n'étais pas venue échapper à l'obscurité. Ni au silence, rompu seulement par le bruissement des feuilles sèches.

Pourtant j'étais devenue étrangère à ces bois ; il faudrait du temps avant que cet endroit me reconnaisse. Je sentais la tristesse qui l'habitait, la disparition des générations qui m'y avaient précédée. Les noms de ma famille autant de murmures inaudibles. Je revenais trop tard. Les histoires de ma famille avaient déjà disparu ; il ne restait personne pour garder leur mémoire vivante. Au mieux, j'espérais faire la paix avec mon passé afin de pouvoir aller de l'avant, me trouver un vrai foyer, un endroit où me sentir chez moi.

*

Je me suis réveillée des heures avant le lever du soleil, emmitouflée dans mon sac de couchage, sur le lit gigogne le plus proche du poêle. Malgré un bonnet en tricot, deux pulls, des sous-vêtements longs et des chaussettes en laine, j'avais encore froid. Après avoir remis du bois dans le feu, je me suis assise

sur le fauteuil à bascule, emmitouflée dans la couverture en laine. Les flammes s'élevaient, projetant de longues ombres à terre. Le tapis ovale en lirette, presque décoloré, était aussi froid que le sol.

C'est la faim qui m'a secouée et j'ai traîné ma couverture jusqu'au réchaud Coleman pour préparer le café. J'ai fouillé le tiroir à la recherche d'un couteau pour étaler du beurre de cacahuète sur une tranche de pain. Quand j'observais le linoléum craquelé et le plan de travail en contreplaqué, je ne voyais que mon père dans cette cuisine. Je n'avais aucun souvenir de ma mère en train de cuisiner ni assise à table avec moi. Quand je demandais à mon père ce qui lui était arrivé, il répondait « Qu'est-ce que ça change ? » Comme si son absence était la vérité brute et que les détails n'avaient pas d'importance. Mais je persistais à poser la question, je voulais savoir pourquoi elle était partie et comment elle était morte, convaincue que la réponse me donnerait une base sur laquelle construire mon histoire.

Une nuit, il est rentré tard après avoir encaissé son chèque mensuel en ville. Une longue mèche de cheveux gras retombait sur son front ridé, ses joues hérissées de barbe. Il était mince, amaigri par sa bataille pour arrêter de boire, la dernière en date, et il allumait chaque cigarette avec la fin de la précédente. Après avoir réchauffé ce qu'il restait du café du matin, il s'est affalé dans le canapé avec un sourire étrange.

« Son anniversaire aujourd'hui », a-t-il dit à voix basse, comme pour se parler à lui-même. Il a levé sa tasse à sa mémoire.

« Je t'ai déjà raconté comment je l'ai rencontrée ? Je venais de finir l'armée. En attendant la rentrée des classes, j'ai trouvé un job de charpentier. Un après-midi on a fini tôt et je jouais aux fléchettes chez Len, tu sais, le bar indien sur Washington. Je gagnais, je ratais jamais la cible.

« Vers cinq heures, les filles qui travaillaient à la conserverie finissaient leur service et venaient boire un verre avant

de rentrer. La porte s'est ouverte d'un coup et une femme a fait irruption, seule, pas comme faisaient les autres en groupes de deux ou trois. Le soleil brillait derrière elle, on aurait dit un esprit. Elle avait des cheveux couleur plume de corbeau.

«J'ai lâché mes fléchettes et j'ai proposé de lui offrir un verre. On a parlé un peu, je m'en rappelle. Elle était nerveuse, elle n'arrêtait pas de regarder derrière son épaule vers la porte, elle fumait clope sur clope et elle a à peine touché sa bière. Mais ces yeux, ma fille, elle avait des yeux comme les tiens, le regard d'un chevreuil juste avant que la flèche le touche au cœur. Elle avait de l'allure, on aurait dit qu'elle pouvait tomber en miettes ou te mettre en morceaux et qu'elle n'avait pas encore tranché. Les hommes voulaient tous l'approcher et les femmes la surveillaient comme si elle allait voler l'argent du pow-wow. Je l'ai sortie de là, je pensais pouvoir la sauver.»

Je lui ai posé la même question, déjà posée des douzaines de fois, dans l'espoir qu'il répondrait enfin.

«Qu'est-ce qui lui est arrivé, qu'est-ce qui est arrivé à ma mère?» ai-je murmuré. Je voulais rompre le silence qui l'entourait.

Sans répondre, mon père a levé sa tasse et l'a vidée. «Elle est morte.» Sans un mot de plus, il s'est dirigé vers la porte, a sorti sa casquette de chasse porte-chance, celle qu'il avait confectionnée lui-même avec un lapin malchanceux, il a pris sa veste et il est parti. Il avait cette façon de disparaître, d'aller marcher des heures, même dans l'obscurité. Quand je lui demandais où il allait, il répondait simplement, «Prier.»

Quand j'avais dix ans, il s'est absenté deux nuits durant. Quelques jours auparavant, il avait cessé de parler puis de dormir. Au moment de partir il a dit, «Tout ce que je t'apprends, c'est pour survivre. Chaque jour est un test pour voir si tu es prête.» À son retour, il n'a pas expliqué où il était allé ni pourquoi. Après ça, il a pris l'habitude de disparaître une ou deux fois par an. Si quelqu'un venait s'informer de mon éducation, je savais rester discrète comme une souris, la porte fermée à

clé. Parfois, il me racontait une histoire fantastique d'êtres de tonnerre et de vol de chevaux, de raids sur le camp ennemi, de démons qui le réveillaient et galopaient dans ses veines à la recherche de son cœur. Une fois, il est rentré à la maison avec une barbe de deux jours, les yeux rouges et hagards, puant le whisky et la transpiration aigre, le T-shirt zébré de boue. Il a dit, comme pour s'excuser, « Rosie, si tu connais les étoiles et les plantes, tu ne seras jamais perdue ni seule. » Après sa mort, j'ai cessé de croire que c'était vrai. Mais c'est tout ce qu'il me restait de lui.

Quand la porte s'est refermée derrière lui le jour de l'anniversaire de ma mère, je me suis mise au lit, recroquevillée sous la courtepoinette étoilée qu'elle avait confectionnée avant de mourir, avant qu'il ne lui arrive quelque chose. Elle avait cousu cette courtepoinette à petits points réguliers qui racontait une autre histoire que celle de mon père. Une femme aux cheveux couleur corbeau, qui, penchée sur de larges bandes de tissu jaune et rouge, avait fabriqué cette courtepoinette pour mon lit. Mon père m'avait dit un jour que l'étoile à huit branches venait d'anciens motifs de vêtements en peaux de bison, utilisés avant l'extermination des troupeaux. « L'étoile du matin », il passait son doigt sur les points délicats, « c'est là d'où nous venons. »

Le lendemain, il a fait comme si rien n'avait changé, comme s'il ne se rappelait pas m'avoir dit quoi que ce soit d'important. À son habitude, il s'est assis dans le jardin pendant des heures pour sculpter des pipes, des bols, des animaux. Parfois il débitait du bois à en faire trembler ses bras, le visage crispé en une grimace qui cachait celui que je connaissais. Quels que soient les démons qu'il portait en lui, c'est dans cette forêt qu'il était le plus en paix.

J'étais une enfant pragmatique ; je faisais avec ce que j'avais. Je m'étais construit un monde à moi au fond des bois et je naviguais très loin dans un canoë imaginaire fait d'une branche morte. Je voyageais dans les endroits dont m'avait parlé mon père et revivais les histoires lues dans ses livres.

Avec le passage des saisons, il me montrait les plantes qu'il connaissait bien, lesquelles étaient prêtes à être cueillies et quelles parties utiliser pour faire le thé, se nourrir ou se soigner. Nous cherchions des herbes sauvages au printemps, ainsi que des asperges précoces, des poireaux, du cresson d'eau et des morilles. L'été, nous partions à la recherche d'un épais bosquet d'aronias, des baies qui devenaient wasna une fois combinées avec du gras et de la viande de chevreuil séchée. J'ai appris à utiliser l'échinacée pourpre pour soigner une piqûre de guêpe ou un mal de dents. Mon père troquait contre du riz sauvage le gibier qui se prenait dans ses pièges. Chaque hiver, après la chute des feuilles, nous recueillions du čhanšáša, du cornouiller soyeux, pour fabriquer le tabac traditionnel qu'il utilisait pour ses cigarettes.

Il était strict à sa manière et m'avait enseigné depuis mon plus jeune âge comment demander à chaque plante la permission de la récolter. Un été, il a insisté pour que je passe une journée entière assise sous un haut peuplier qui poussait près de la rivière où nous cueillions des plantes et m'a recommandé d'écouter et d'observer. Une fois bien sûre qu'il était hors de vue, je me suis déshabillée et j'ai nagé dans la rivière. J'ai rassemblé des branches pour me construire une hutte de castor. J'ai trouvé un framboisier noir avec une poignée de baies que les oiseaux avaient oubliées. Enfin, je suis retournée vers le peuplier, je me suis assise tranquillement et je l'ai observé dix bonnes minutes avant de m'endormir. J'ai rêvé qu'il me parlait, me remerciait pour le čhanšáša que je lui avais offert et me révélait son véritable nom dakhóta, Wáğčhan. Il me soulevait jusqu'à ses plus hautes branches, à trente mètres du sol, d'où je pouvais contempler toute l'étendue de la terre dakhóta et voir le temps passer, les forêts grandir et disparaître.

À mon réveil, mon père se tenait au-dessus de moi, le regard sévère, l'air de penser que j'avais perdu mon temps à dormir.

Un jour, j'étais plus âgée, il m'a dit d'aller cueillir la sanguinaire qu'il utilisait pour ses douleurs cardiaques. Il m'avait

expliqué que, mal employé, ce remède était assez fort pour tuer quelqu'un. En temps normal, il ne m'aurait pas demandé de cueillir cette plante moi-même, mais ce jour-là il était trop fatigué. Ses yeux étaient comme enfoncés dans leurs orbites et je n'aimais pas la teinte grise qu'avait prise sa peau.

J'ai trouvé un buisson vieux de plusieurs années. Le plant le plus ancien était haut ; les feuilles avaient la même forme que mes doigts. Les fleurs blanches qui s'ouvraient au printemps avaient disparu depuis longtemps pour faire place à des tiges de trente centimètres de haut surmontées de cosses charnues. L'une de ces cosses s'était fendue et une file de fourmis dont chacune portait une graine sur le dos redescendait le long de la tige pour disparaître dans leur maison souterraine. Les fourmis mangeraient le tégument et laisseraient le reste, de sorte que la graine elle-même passerait l'hiver au chaud et à l'abri jusqu'à son éclosion au printemps. J'ai trouvé une plante qui avait déjà semé ses graines, j'ai déposé une pincée de čanšáša près de la tige et lui ai demandé sa permission avant de commencer à creuser. La racine était longue et mince, comme une carotte rouge. À mon retour, mon père m'a dit «Tu t'en es bien tirée.»

À cette époque, Šúnka était ma seule amie. Elle venait veiller sur mes jeux dans la forêt et s'allongeait à proximité sans se laisser entraîner. Elle se couchait la tournée vers la cabane, comme pour écouter la hache de mon père qui coupait du bois. Je me disais parfois que c'était Šúnka qui l'aidait à tenir.

Le soir, quand nous revenions à la maison, mon père s'asseyait sur les marches pour fumer l'une de ses cigarettes roulées. De très loin sur la piste je pouvais sentir l'odeur du mélange qu'il utilisait en guise de tabac, des plantes que je l'aidais à cueillir. Ensemble, nous nous asseyions en silence, à écouter, écraser un éventuel moustique, regarder les oiseaux se mettre au lit pour la nuit. *Si jamais il m'arrive quoi que ce soit*, m'a-t-il dit un jour, tu me trouveras toujours ici.

*